

d'apprendre la langue française, étudiez-la dans son élément naturel, lorsqu'elle demeure la compagne de la foi, de la morale et de la raison.

Pour apprendre une langue, il faut tenir compte des circonstances dans lesquelles elle a été formée. Or la langue française est sortie de la foi de nos pères. C'est une arme façonnée pour la main d'un peuple chargé de la défense des droits de Dieu et de son Église. La langue latine, "bravait l'honnêteté," comme les dieux dont elle disait les louanges. Mais le "lecteur français veut être respecté", ou mieux *la langue française* le veut être : Boileau, en effet, comparait la langue française, et non le lecteur français, à la langue latine. Pour qui sait remonter aux causes, cette différence vient de la nature des deux langues, et par suite de leur origine. Or on ne violente pas impunément la nature des choses. Une langue formée par un peuple chrétien et honnête ne peut pas, sans s'altérer, servir à des écrivains arrivés au dernier degré de l'incrédulité et de la corruption. Dumas, "qui n'a jamais su au juste ce qu'il voulait", et qui a tout l'air de ne pas croire à la puissance de la raison humaine, ne peut pas se servir de la même langue que Bourdaloue et de Maistre, qui conduisent un raisonnement avec la rigueur d'un théorème : on ne trace pas une ligne tortueuse avec une règle.

Donc un peuple vertueux, qui croit à la puissance de la foi et de la raison, n'a pas besoin de la langue de Zola et de Dumas : il lui faut celle de Bossuet et de de Maistre. Les canadiens qui oublieront cette vérité resteront au niveau de ceux qui l'ont oubliée jusqu'ici.

COLAS.

## HOMMES ET CHOSES D'AUTREFOIS

Il y a trente-huit ans aujourd'hui même, 14 janvier, que les bombes lancées par Orsini et Pierri, donnèrent le signal du revirement politique qui fit sombrer le second empire.

J'étais alors à Paris, et je faillis me trouver à l'entrée de la rue Le Pelletier à l'heure présente où fut commis l'attentat.

La petite colonie canadienne du Paris de l'époque comptait parmi ses membres deux élèves de l'école des Carmes : l'abbé

Thomas Hamel et l'abbé Louis Beaudet, et un élève du lycée Saint-Louis : M. Arthur Buies.

L'abbé Cyrille Legaré avait quitté Paris peu de temps auparavant, après avoir conquis son diplôme de licencié ès lettres.

L'abbé Bouchy, dont la mémoire est restée si chère parmi les anciens élèves du collège de Sainte-Anne Lapointe, était considéré comme l'un des nôtres. Il demeurait chez M. de Pange, qui occupait le même hôtel que M. de Montalembert, rue du Bac.

M. Joseph Perreault et M. Alfred Turgeon étaient élèves de l'école d'agriculture de Grignon, mais venaient souvent à Paris où MM. Hector Verret et J.-D. Brousseau, de Québec, semblaient s'être établis en permanence.

Comme j'étais extrêmement—j'allais dire excessivement—sédentaire, et que l'on était toujours à peu près sûr de me trouver à ma chambre, les Canadiens de passage à Paris venaient tous me faire visite. On venait *se rapporter* au numéro 7, rue Voltaire (maintenant rue Casimir Delavigne) comme on va s'inscrire aujourd'hui au numéro 10, rue de Rome.

J'ai gardé fidèlement dans ma mémoire les noms des Canadiens qui passèrent par Paris en 1858. En voici la liste à peu près complète :

L'abbé Routhier, curé de Saint-Joseph de Lévis, l'abbé Patry, curé de Saint-Pascal, l'abbé André Pelletier et l'abbé Raymond Casgrain, professeurs au collège de Sainte-Anne, l'abbé Têtu, curé de Saint-Roch des Aulnais, et son frère, M. Laurent Têtu, de Québec, M. Charles Boucher de Boucherville et M. Cadoret (celui-ci de Saint-Hyacinthe); l'abbé Limoges et l'abbé Beauregard, du diocèse de Montréal ; M. Larue, libraire, des Trois-Rivières ; MM. Abraham Hamel, Leblanc, Hardy, Alfred Thibaut, Howison, Henri Parent, de Québec ; Henry Merrill et Adolphe Roy, de Montréal. A ces noms je dois ajouter celui de mon regretté ami M. George Desbarats, qui venait de terminer ses cours à l'Université-Laval, et avec qui j'allai faire visite à Auber et à Rossini.

Quelques semaines après l'attentat du 14 janvier 1858, la foule était admise à passer sous l'arc de triomphe du Carusel et à s'approcher du palais des Tuileries, à la suite d'un char allégorique peuplé de nymphes et de déesses natives de

Batignolles, que traînait un bœuf avec cornes enrubannées. Les trompettes et les cors de chasse venaient d'annoncer l'ouverture des fêtes du carnaval, dont la promenade du bœuf gras destiné à l'abattoir était une des "attractions".

L'empereur, l'impératrice, le petit prince impérial, dans les bras d'une dame de la cour, et le prince de Metternich, ambassadeur d'Autriche, se tenaient sur le balcon des Tuileries.

J'ai revu le petit prince impérial seize ans plus tard à Chislehurst. C'était un beau jeune homme, à l'air modeste et distingué. Son front serrein rayonnait d'espérance et toute sa personne inspirait la sympathie. Peu de temps après, il périsait misérablement, dans le sud de l'Afrique. Il était entré dans les rangs de l'armée anglaise et faisait partie de l'expédition du Zoulouland. C'est en poussant une reconnaissance dans la campagne, avec le lieutenant Carey et quelques autres cavaliers, qu'il fut surpris et massacré par des Zoulous. Ses compagnons étaient remontés à cheval et s'étaient enfuis à toute bride, tandis que, seul, il faisait face à l'ennemi. Le lieutenant Carey croyait, sans doute, que le prince avait rejoint sa monture et fuyait avec lui. Les Parisiens lui infligèrent un châtement de leur façon : ils l'appelèrent "le Carré des distances."

Après la promenade du bœuf gras, les mascarades avaient commencé. J'avais fait sortir Arthur Buies du lycée (où l'on me reconnaissait comme son "correspondant," en remplacement de l'abbé Thomas Hamel), et, le lundi gras au soir, je reprenais avec lui le chemin de l'hôtel lorsque nous fûmes cernés par trois ou quatre pierrots, qui se mirent à gambader autour de nous en se tenant par la main et en criant : *Québec ! Québec ! Québec ! Québec !*... Chacun d'eux portait un bonnet pointu blanc, un masque blanc, un gilet blanc, un pantalon blanc, des gants et des souliers blancs. Nous sûmes plus que c'étaient des compagnons de lycée d'Arthur Buies. Au lycée Saint-Louis, le futur auteur de "l'hypothèse du cataclysme" n'était connu, parmi les élèves, que sous le nom de *Québec*.

Les élèves des lycées de Paris parlent, ou du moins parlaient entre eux un argot absolument incompréhensible pour les non-initiés. Ainsi, dans leur langage, "sau-cisse" se disait *cornard* ; si le "cornard" était bien cuit, on disait qu'il était *crânement bahuté*.